

par le
Dr Angel Amor Ruibal
Chanoîne Capitulaire à
l'Eglise Métropolitaine de
Santiago de Compostela
(ESPAGNE)

Cie Intle de Publicité Littéraire et Artistique.
BRUXELLES

Prix 50c. 1915

LA GUERRE
LA CULTURE
ET LA RELIGION

La Lutte des Puissances Centrales

Le Militarisme et la science Allemande

par le

Dr Angel Amor Ruibal

Chanoîne Capitulaire à l'Eglise Métropolitaine de
Santiago de Compostela (Espagne)

Professeur de théologie et de droit canonique à l'université papale de Santiago de Compostela

Membre du Comité des facultés de philosophie, de théologie et de droit de cette université.

Le Militarisme et la Science Allemande

JUGES

par le
D. Angel Amor Ruibal
Chanoîne Capitulaire à
l'Eglise Métropolitaine de
Santiago de Compostela
(ESPAGNE)

(Traduction de l'Espagnol).

Monsieur Herder

Fribourg-en-Brisgau.

Cher Monsieur,

Je suis en possession de la belle « Déclaration des professeurs des Universités allemandes » répondant à la campagne mensongère menée par les adversaires de l'Empire allemand; outre votre exemplaire, j'en ai reçu de plusieurs professeurs éminents et amis de Berlin, Leipzig et Munich.

Je m'associe de tout cœur à l'idée et au contenu de cette « déclaration » et je joins mes vœux à ceux de tous les partisans de la cause allemande qui est la cause de la civilisation et de la culture européennes. Les injures et les calomnies parfois inouïes des adversaires de l'Allemagne ne changeront jamais rien à cette vérité; ces mensonges évidents auront plutôt l'effet contraire au résultat voulu en prouvant que leurs auteurs ne sont plus dignes d'aucune confiance.

Dans le domaine de la science et de l'art, comme dans les autres domaines de l'activité humaine, le nom de l'Allemagne plane au-dessus de l'atmosphère de calomnie dans laquelle ses adversaires veulent l'envelopper. Pour celui qui suit attentivement et en connaissance de cause les efforts scientifiques des nations qui se sont unies pour précipiter le peuple allemand de sa position morale et matérielle prédominante, il est établi que toutes ces nations ont au contraire lieu de se montrer très reconnaissantes envers la science et le labeur allemands et que toutes,

dans des cas innombrables, ont profité des résultats des recherches scientifiques allemandes; la Russie notamment doit tout ce qu'elle possède en fait de niveau intellectuel, et l'enseignement de ses écoles supérieures aux manifestations de l'esprit allemand. Et voici qu'à présent, ces nations essayent, d'une manière perfide, de dénigrer la science allemande à laquelle elles sont tant redevables.

Cette contradiction manifeste et l'injustice sans mesure inhérente à une telle manière d'agir ont suscité, dans les pays neutres, de justes protestations et l'indignation légitime de tout homme vraîment impartial. L'Espagne ne reste certainement pas en arrière à cet égard; car il s'y trouve beaucoup d'admirateurs des progrès du grand peuple allemand; ils suivent et apprécient hautement ses efforts et ses succès dans le domaine scientifique.

Les sympathies de la grande majorité du noble peuple espagnol vont heureusement vers l'Allemagne. Nous avons, comme les Allemands, un ardent amour de la patrie et une haute conception de l'honneur national et, comme eux, nous respectons le sentiment légitime qu'un peuple a de sa grandeur, lorsqu'elle est le résultat du travail intellectuel, social et moral, comme c'est aujourd'hui le cas pour l'Allemagne et comme ce fut jadis la base de la grandeur de l'Espagne. Et ce sont précisément ceux qui, à présent voudraient anéantir la prospérité allemande, qui ont autrefois combattu l'Espagne pour un motif analogue; dans les deux cas, on retrouve la même envie, la même iniquité, la même perfidie.

Dans la « déclaration » des professeurs, il est

en outre question du militarisme qui sert de prétexte aux ennemis de l'Allemagne. Nous, Espagnols, qui savons ce que vaut le militarisme honorable qui protège la patrie et témoigne d'une conception élevée des devoirs civiques, nous devons constater que le militarisme allemand est l'expression d'un sens social élevé et nous ne le considérons pas comme incompatible avec une haute culture scientifique (l'Allemagne en donne précisément une preuve irréfutable). Nous considérons ce militarisme non seulement comme le fondement général de la civilisation et de la culture intellectuelle en temps de paix, mais aussi comme le soutien, la garantie de cette même civilisation contre les assauts de guerre.

Nous connaissons toutefois aussi un autre genre de militarisme, celui-là détestable et tout différent du premier: c'est celui que prônent sans scrupule ceux qui s'en prennent au militarisme allemand, indispensable à tout peuple cultivé et bien organisé. Ce militarisme honteux consiste à réunir des légions de soldats exotiques et grossiers, un mélange de mercenaires sauvages, dépourvus de tout sentiment national ou patriotique, et de les lancer sur l'Europe pour y combattre et y opprimer la race et la civilisation européennes.

A ce militarisme brutal de l'Entente, vient s'ajouter un autre militarisme, pire encore, qui engloutit tout ce qu'il peut et exerce son influence pernicieuse partout où il en a l'occasion; le militarisme maritime qui regarde toutes les mers comme sa propriété exclusive, le militarisme anglais qui entend dominer tous les océans et assujettir à son gré par sa politi-

que de brigandage, les peuples et les continents. Ce militarisme s'arroge sans cesse de nouveaux droits pour justifier ses annexions et ses pillages. Trahir le fort et opprimer le faible, voilà les caractères traditionnels de la *perfide Albion*, comme on l'appelle ici en Espagne.

Il est du devoir de tout honnête homme de protester contre un tel militarisme et de mettre au pilori ceux qui le pratiquent ou le défendent et calomnient en même temps l'esprit militaire issu du vrai et noble patriotisme.

Pour tous ces motifs, l'immense majorité du peuple espagnol est de cœur avec l'Allemagne et se réjouit de ses succès. Nous aurions la guerre civile chez nous en Espagne plutôt que de nous laisser entraîner à combattre l'Allemagne.

J'éprouve une grande satisfaction à pouvoir proclamer ces vérités et je saisis l'occasion, pour vous assurer, comme je l'ai déjà écrit à d'autres amis d'Allemagne, que je partage la plus vive sympathie pour la cause allemande dont le triomphe nous procurera, je l'espère, la paix que nous désirons tous.

Votre tout dévoué.

Dr. Angel Amor Ruibal.

Chanoine Capitulaire à l'Eglise métropolitaine de Santiago de Compostela.

Professeur de théologie et de droit canonique à l'Université papale de Santiago de Compostela. Membre du Comité des facultés de philosophie, de théologie et de droit de cette Université

LA GUERRE, LA CULTURE ET LA RELIGION

La guerre effroyable, dont les habitants plus heureux des pays neutres sont les témoins émus, a mis les deux empires de la Triple Alliance en présence d'un nombre d'ennemis, dans une lutte sanglante comme on n'en a jamais vue de mémoire d'homme; Dans quelle période de l'Histoire des peuples y a t-il jamais eu des armées de millions de soldats comparables à celles qui, depuis quelques mois, attaquent l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne au nord, à l'est et à l'ouest ? quand a-t-on jamais vu des fronts de bataille allant des Carpathes à la Mer Baltique, des frontières de la Suisse à la Mer du Nord; quand les batailles ont-elles jamais duré, non quelques jours ou quelques heures, mais des semaines, des mois entiers; quand s'est-on jamais battu avec une telle rage sanguinaire, quand a-t-on jamais tué ainsi sans trêve au moyen d'armes terribles, perfectionnées par des inventions d'une efficacité inouïe, quand a-t-on jamais vu de telles armées de morts, d'invalides et de blessés?

Jusqu'à présent, dans cette lutte gigantesque, ce sont les puissances centrales qui ont remporté l'avantage, bien que leur marche victorieuse n'ait été ni continue ni aisée, et que leurs généraux aient commis quelques erreurs, tout comme leurs adversaires ont eu des succès momentanés.

Les plus importantes des nombreuses déclarations de guerre ont eu lieu au commencement du

mois d'*août*. La plus grande partie de l'armée allemande de l'ouest, contrainte par le danger (ainsi que le Chancelier de l'Empire l'a démontré le 4 août au Reichstag), pénétra rapidement en Belgique, prit d'assaut les forts de la Meuse, à Liège et à Namur et occupa Bruxelles, la capitale du pays. Cinq armées allemandes débouchèrent dans le nord de la France. La tentative des Français de pénétrer en Alsace-Lorraine avec de gros effectifs échoua à la suite des batailles de Mulhouse et de Metz. A l'est de l'Allemagne, les Russes, après avoir ravagé la province de Prusse orientale, furent obligés, par les brillantes victoires de Hindenburg à Tannenberg et dans la région des lacs de Masurie, d'évacuer la plus grande partie de cette province. L'armée austro-hongroise, elle aussi, porta dès le mois d'août la guerre en pays ennemi et battit les Russes à Krasnik, en Pologne russe.

Au mois de *septembre*, les armées allemandes s'avancèrent d'abord jusqu'à la Marne. Dès lors les communiqués français signalent des succès. Les Allemands se retirèrent derrière l'Aisne, et déployèrent leur aile droite vers le nord. Il en résulta une guerre de position qui, jusqu'à ce jour, n'a encore amené aucune décision. A l'est, une nouvelle offensive des Russes fut repoussée en Prusse orientale et les Allemands prirent l'offensive en Pologne russe dans la direction de Suwalki — Augustowo. Par contre, les Autrichiens ne purent résister à la formidable offensive des Russes dans la Galicie orientale et se virent obligés de retirer leurs armées de Pologne.

Le 10 *octobre* marque la chute de la place forte

d'Anvers, et la marche en avant des Allemands en Flandre. Pour les empêcher d'atteindre Calais, les Anglais, unis aux Belges et aux Français, leur opposèrent une résistance acharnée qui aboutit également à une guerre de position dans la Belgique occidentale. Jusqu'à la fin de l'année, il n'y eut plus de batailles en pleine campagne que dans l'est, où les Allemands reprirent l'offensive en Prusse orientale et livrèrent des combats victorieux à Augustowo, Schirwindt et Lyck. Des troupes allemandes et autrichiennes rejetèrent les Russes sur Varsovie et Ivangorod, mais furent obligés à leur tour de battre en retraite vers la Silésie et la Galicie occidentale, devant des forces ennemies trois fois supérieures en nombre. Un autre événement important du troisième mois de la guerre fut l'intervention de la Turquie.

En *novembre*, Hindenburg put reprendre l'offensive, et battit les Russes à Stallupönen, Wloclawek, Lipno, Kutno et Lodz; les Turcs remportèrent leurs premiers succès dans le Caucase et dans la région du canal de Suez.

En *décembre*, l'offensive des Allemands et des Autrichiens en Pologne russe progressa sans cesse malgré des combats acharnés à Lowicz, à Petrikau, au nord de Cracovie, sur la Pilica, la Bzura et la Rawka. A l'ouest, les alliés, voyant de gros effectifs allemands engagés à l'est, tentèrent vers Noël de reprendre l'offensive sur presque tout le front long de 700 kilomètres, mais ils furent repoussés et subirent de lourdes pertes. Le Serbes furent plus heureux.

Ils avaient dû lentement reculer au début, et les Autrichiens qui ne disposaient sur ce front que de

forces relativement faibles, escomptaient déjà la victoire, lorsqu'ils furent obligés par les Serbes de battre en retraite en subissant de fortes pertes.

Les principaux combats sur mer furent la bataille de Coronel, le 1er novembre, sur la côte du Chili, où l'escadre allemande vainquit une escadre anglaise de même force, puis la bataille des Iles Falkland, le 8 décembre, dans laquelle l'escadre allemande fut battue par des forces anglo-japonaises supérieures, et la bataille de Héligoland le 24 janvier, où les forces allemandes, d'après le jugement de neutres, résistèrent vaillamment à des forces anglaises plus importantes.

La guerre maritime resta en général une guerre de sous-marins et de croiseurs. Les grandes flottes de cuirassés n'entrèrent pas en action, mais déjà à cette époque, la sécurité insulaire de l'Angleterre avait disparu; les marins et les aviateurs allemands ont, à différentes reprises, procuré aux régions côtières de l'Angleterre l'occasion d'apprécier à leurs dépens les horreurs de la guerre dont le continent est victime.

En *Janvier*, les positions des belligérants n'ont subi que peu de modifications; au point de vue allemand et autrichien, la situation s'est cependant encore sensiblement améliorée. L'Allemagne et l'Autriche peuvent être satisfaites de la marche suivie jusqu'à présent par les événements. Invaincues sur mer, elles ont protégé efficacement leurs côtes et porté presque partout la guerre en territoire étranger, malgré la formidable supériorité numérique de leurs ennemis; c'est plus qu'elles ne pouvaient espérer au

début. Il est vrai qu'au delà des mers, l'Allemagne est pour ainsi dire dans l'impuissance presque totale de défendre ses colonies contre l'Angleterre et le Japon avides de butin; cependant l'Afrique allemande de l'est et celle du sud-ouest ont su résister avec succès. D'ailleurs, la guerre coloniale a peu d'importance et c'est sur les champs de bataille européens que le sort des armes va se décider.

Si l'on avait donné foi aux nouvelles de sources anglaise et française qui circulèrent depuis le commencement d'août, on trouverait inadmissible que la situation soit telle qu'elle est incontestablement à présent. Car, selon ces nouvelles mensongères, les armées allemandes auraient subi défaite sur défaite, le nombre des prisonniers et des tués serait incalculable, une révolution aurait éclaté en Allemagne, l'Empereur, devenu fou, aurait été détrôné, le prince héritier, fusillé, etc., etc. Toutes ces nouvelles sont telles qu'on ne sait franchement si elles sont lancées par des aliénés ou de mauvais plaisants qui offensent les neutres en agissant comme si ces étrangers n'étaient guère doués de discernement. Mais les faits parlent d'eux-mêmes et les mensonges sont bientôt découverts. Si ler armées de l'Entente avaient vraiment volé de victoire en victoire, ainsi que l'annoncent leurs organes, les Allemands et les Autrichiens ne seraient pas là où ils se trouvent à présent, ils n'auraient pas un million de prisonniers à surveiller et à nourrir. Les événements prouvent que les nouvelles de source anti-allemande sont souvent inexactes et le plus souvent mensongères.

*

* *

Il faut se souvenir de cette constatation, pour se former une opinion équitable au sujet des attaques que la presse de l'entente dirige contre l'Allemagne et l'Autriche au point de vue moral et religieux. Il ne faut pas oublier que ces deux puissances, exposées de toutes part aux attaques des armées ennemies, ont à soutenir une lutte bien plus dure encore contre tout un système de calomnies organisé par leurs adversaires. Ceux-ci appellent les Allemands des «Huns», des «Barbares», l'Empereur Guillaume est gratifié de l'épithète d'«Attila II»; on met à leur actif des cruautés qu'on eût cru bannies à jamais du monde civilisé. On assure que la France et ses Alliés combattent le protestantisme et même le paganisme, car les Prussiens auraient été convertis très tard au christianisme et seraient en somme restés des païens; d'ailleurs, ajoute-t-on, ne prouvent-ils pas leurs sentiments antichrétiens en pratiquant le système soi-disant moral d'un militarisme païen qui proclame que la force prime le droit.

L'Entente combattrait donc avec le Christ contre Odin, elle serait engagée dans une croisade sainte, et elle marcherait contre un nouveau Nabuchodonosor. On a propagé à profusion des phamphlets contenant des portraits scandaleux: des soûlards allemands, à l'intérieur d'une église, endossant les vêtements sacerdotaux, le saint Calice dans une main la bouteille de vin dans l'autre, imitant comme des singes les offices sacrés, tandis que d'autres soldats chassent à coups de crosse des femmes en pleurs hors du sanctuaire.

Il est sans nul doute plus difficile pour ceux qui

BRUXELLES OCTOBRE 1915

VIENT DE PARAITRE:

La Guerre, la Culture et la Religion

par le Professeur Dr Angel Amor Ruibal

Chanoîne Capitulaire à l'Eglise Métropolitaine

Santiago de Compostela

ESPAGNE

n'ont point été témoins des combats, d'apprécier comment la guerre fut menée, que les succès même, et de savoir exactement où et comment des atrocités furent commises. Mais il reste déraisonnable d'ajouter foi à des détails présentés par des gens qui ont eu pour métier de falsifier les grands faits de la guerre sur une large échelle. On ne demande à personne de regarder tous les soldats allemands comme des anges et des saints, ou de nier que des troupes extrêmement excitées par une guerre de franc-tireurs contraire au droit des gens, et poussées ainsi dans la plus noire défiance, aient pris des mesures qui auraient, dans une marche régulière des opérations, été impossibles; mais de là jusqu'aux historiettes horripilantes de l'Entente il y a encore un bon chemin

*

* *

L'Allemagne et l'Autriche ne sont pas non plus restées sans défenseurs. Les calomniateurs furent l'objet de nombreuses protestations non seulement de la part des autorités des deux empires attaqués, mais aussi de la part de neutres désinteressés, par exemples des pays scandinaves, de Hollande, de la Suisse, de Roumanie, des pays de langue espagnole, même de colonies anglaises établies dans des villes allemandes, et bien plus, d'autorités et de personnalités privées des territoires ennemis occupés.

Ces défenseurs de l'Allemagne furent en partie des observateurs, au nombre desquels les journalistes américains qui, comme on se le rappelle, publièrent la déclaration suivante:

«En vue de la diffusion de la vérité, nous décla-

rons unanimement que,comme nous l'avons pu observer, les racontars au sujet de prétendues atrocités allemandes sont dénués de tout fondement. Après avoir accompagné pendant deux semaines l'armée allemande, sur un trajet de plus de cent lieues, nous n'avons pas pu enregistrer un seul cas de châtiment immérité ou de représailles violentes. Il nous est tout autant impossible de confirmer quelque bruit concernant des mauvais traitements infligés à des prisonniers et à de paisibles habitants.

Nous avons traversé avec les troupes allemandes les villes et localités de Landen, Bruxelles, Nivelles, La Buissière, Hantes-Wihéries, Merbes-le-Château, Solre-sur Sambre, Beaumont, etc., mais nous n'avons pu trouver le moindre fondement pour mettre des excès ou méfaits à leur charge. Nous avons cherché à vérifier de nombreux bruits qui couraient, et nos recherches ont chaque fois abouti à démontrer qu'ils n'étaient pas fondés. Partout les Allemands payaient leurs achats au comptant, et respectaient la propriété privée et les droits civiques. Nous avons remarqué qu'après la bataille de La Buissière, les femmes belges se sentaient tout à fait à l'aise.A Merbes le Château un citoyen fut tué, mais il ne se trouva personne pour nier sa culpabilité. Quelques fugitifs qui parlaient d'actes violents et d'atrocités, n'en purent fournir les preuves. La discipline des soldats allemands est excellente; ils ne s'enivrent pas. Le bourgmestre de Solre-sur-Sambre a, de plein gré, déclaré faux les bruits d'atrocités relatifs à sa commune.

Nous confirmons la véracité de cette déclaration sous notre parole d'honneur de journalistes.

Roger Lewis, Associated Press; Erwin S. Cobb, Saturday Evening Post, Philadelphia Public Ledger; Henry Hansen, Chicago Daily News, Chicago; James O'Donnell Bennet, John T. Mac Cutcheon, Chicago Tribune, Chicago. »

Les défenseurs des deux empires alliés se recrutent aussi pour une bonne part parmi les connaisseurs de leurs habitants et de leur niveau d'éducation. Leurs témoignages s'appuient sur le raisonnement suivant : Ces pays étant tels que nous les connaissons, disent-ils, il est impossible que leurs soldats se conduisent de la manière scandaleuse que l'Entente leur reproche. On peut trouver un témoignage de ce genre dans le numéro de Janvier du Catholic World paraissant à New-York. Ce numéro contient un article de la plume d'Andrew Shipman, sur le but de l'Allemagne dans cette guerre. Voici ce qu'écrit M.Shipman, témoin neutre, qui avoue d'ailleurs formellement sa préférence pour son pays; « L'Allemagne est probablement la plus grande nation de notre époque contemporaine. Elle n'est pas immense comme la Russie, elle ne dévore pas tout comme l'Angleterre, elle ne fait pas de théories comme la France, elle ne possède pas des nationalités inconciliables(?) comme l'Autriche-Hongrie, elle a été et elle est aujourd'hui encore homogène dans sa plus grande partie, pleine de dévoûment, et progressive. La formation de l'Empire allemand en 1870 trouva son origine dans toute une série de petis Etats allemands, dont aucun (à l'exception possible de la Prusse) n'était assez grand pour assurer seul sa prospérité industrielle ou politique. Sans encore posséder une in-

dustrie organisée dans le sens moderne, sans commerce important, et sans marine, l'Allemagne trouva le moyen d'occuper sa place parmi les puissances européennes. Et quel en fut le résultat? Contre une population de 40.000.000 d'habitants en 1870, elle en compte aujourd'hui, au début de la guerre, près de 70.000.000; dépourvue au moment de sa fondation, de commerce et d'industrie, elle possède aujourd'hui l'industrie la plus développée du monde, et son commerce, réalisé sur ses propres navires, a embrassé le monde entier. Sa population est la mieux formée, la mieux instruite du monde civilisé. L'Allemagne ne compte pas 1 p. c. d'illettrés, et chaque individu y est préparé à une profession particulière. Dans le domaine de la chimie et de la physique, les Allemands sont devenus les guides des autres pays, et beaucoup de leurs produits et de leurs récentes découvertes en ces matières sont inimitables dans d'autres pays. Les fabriques de Birmingham et de Sheffield ont été obligées de réduire considérablement leur production en objets d'acier et en couteaux: l'acier de Sheffield est fabriqué en Allemagne, mais reçoit sa préparation finale en Angleterre.

L'Allemagne a pris magnifiquement soin de sa population; le nombre de sans-travail y est moins grand que dans n'importe quel autre pays du monde. Elle fait les plus grands progrès en vue de l'amélioration des conditions d'existence; elle dépasse toutes les autres grandes nations par son assurance contre les accidents, ses pensions d'invalidité et de vieillesse, ses banques agronomiques, l'assurance sur la vie, la protection des veuves et des orphelins dans

les vicissitudes de la vie, et par une multitude d'autres institutions tendant à l'amélioration du sort des ouvriers et des malheureux. Les autres pays participent en fait aux progrès de l'Allemagne dans la mesure où ils observent et adoptent ses institutions. Pour ce qui concerne les établissements d'instruction et la solidité de l'enseignement, l'Allemagne est sans égale; et cela est vrai de ses universités, de ses écoles professionnelles, de ses écoles générales d'enseignement primaire ou moyen.

Ses penseurs, ses philosophes remarquables, sont au premier plan de l'activité intellectuelle et des recherches scientifiques de notre époque. Au milieu de cette prospérité florissante, l'Allemagne n'a pas oublié Dieu, son auteur; elle ne L'a pas chassé des écoles et des universités. Quelques maîtres philosophes ou pédagogues, désireux d'imiter le système pratiqué dans d'autres pays, ont peut-être essayé de le faire, mais ils respectent malgré tout les chrétiens fidèles, et la nation considérée dans son ensemble, reste attachée aux vérités de la Foi, à la famille, au foyer. L'Allemagne a grandi par elle-même, grâce à ses qualités intimes. Sa population s'est accrue, parce qu'elle n'a pas cherché à agir contre la nature; la production du sol s'est triplée, et l'on a recherché activement les moyens les plus aptes à la répartition des produits, les occasions avantageuses et une augmentation du bien-être. Il n'entre pas dans les vues de ses dirigeants d'acquérir d'immenses contrées par la conquête; ce n'est que dans les derniers temps que l'Allemagne a imité l'Angleterre, la France, la Russie, — la Belgique même, en adjoignant à la mé-

tropole un domaine colonial. L'effort primordial des Allemands, celui auquel ils ont voué toute leur âme, a été d'ériger une patrie unifiée, consolidée, et progressive, résistante à toutes les tempêtes de l'avenir.

Un peuple qui s'est assuré de cette manière l'ascension difficile à la grandeur, serait-il possédé d'une barbarie guerrière au point de se jeter sur son voisin, pour le piller? L'histoire et la logique rejettent cette pensée ».

*

* *

Il est vraîment incompréhensible que l'on ait pu, pour recommander l'Entente aux catholiques des pays neutres, prétendre que la guerre de l'Entente serait une guerre dirigée contre le protestantisme. Le chauvinisme aveugle des Français ne veut pas tenir compte des torts et des ignominies infligées à l'Eglise par la France officielle, et représente aujourd'hui encore la France comme le bouclier de l'Eglise. Or il saute évidemment aux yeux que les causes et les origines de la présente guerre n'ont rien à voir avec la Religion. Relativement à la confession des combattants, l'Autriche est officiellement et en fait une puissance catholique, dont les habitants sont d'ailleurs des catholiques pratiquants dans une toute autre proportion que que ceux de la France; et l'on ne peut qualifier l'Allemagne de puissance protestante, puisqu'elle compte 24 millions de bons catholiques, qui n'ont d'égaux dans guère de pays quant à leur Foi, leur zèle pour l'activité religieuse, la multitude variée et l'essor des organisations, et les combats victorieux livrés pour la liberté de l'Eglise.

La magnanimité avec laquelle l'Angleterre a accordé dans les derniers temps un refuge aux religieux chassés d'autres pays, la libéralité avec laquelle la bonne, même très bonne partie du peuple français a soutenu l'œuvre des Missions de l'Eglise, mérite tous les éloges; mais ces motifs ne suffisent pas pour dire que l'avantage de l'Eglise soit du côté de l'Entente. Quand on allègue, pour appuyer cette prétention, que le tzar de Russie ait « promis » l'autonomie à la Pologne catholique, on encourt trop de de ridicule risible pour qu'il y aît lieu de s'arrêter à une réfutation en règle. Les libertés et les droits exercés par l'Eglise en Allemagne et en Autriche sont décidément à préférer aux « promesses » russes concernant la Pologne; les avantages que l'Eglise rencontrerait dans des contrées à conquérir par la Russie schismatique, sont ramenés à leur juste valeur par la prosélytisme éhonté déployé dans les territoires galiciens occupés. Nulle part la situation de l'Eglise Catholique n'est plus difficile que dans la Russie schismatique. Il n'y aura certes d'autre part que peu d'amis éclairés de l'Eglise qui souhaiteraient voir passer des territoires allemands sous la domination d'un gouvernement français athée et persécuteur de la Religion. Un vieux prêtre alsacien, arrêté injustement au début de la guerre pour avoir été dénoncé comme traître aux autorités allemandes, fut interpellé en ces termes par le juge d'instruction « Vous seriez quand même volontiers devenu Français ! »: « Ah non ! répondit-il, merci pour cette société athée ! » Il n'est pas de signe plus certain du côté où se trouve l'avantage de l'Eglise, que la haine

de la Franc-Maçonnerie. Or dans cette guerre, la Franc-Maçonnerie prend absolument parti pour l'Entente.

Pour ce qui concerne le « paganisme » de l'Allemagne et de l'Autriche, on ne pourrait faire œuvre plus utile que de le proposer en imitation au gouvernement français; il ne sera certainement pas pire que tous les beaux traits de manifestations religieuses qu'on annonce s'être déroulés en Angleterre et en Russie.

*

* *

La manière dont les monarques d'Allemagne et d'Autriche confessèrent humblement leur Foi en Dieu fut une éloquente leçon pour le monde entier.

L'empereur François-Joseph prononça ces paroles sublimes dans le magnifique manifeste qu'il adressa «à ses peuples» le 28 Juillet 1914: «Dans cette heure grave, je suis pleinement conscient de toute la portée de ma décision et de ma responsabilité devant le Tout-Puissant. J'ai tout sondé et pesé. C'est avec une conscience paisible que Je m'engage sur la route que me dicte le devoir. Et J'ai la confiance que le Tout Puissant accordera la victoire à mes armes.»

L'empereur Guillaume à son tour prouva d'une manière éclatante sa piété et sa crainte de Dieu. Dans le discours du trône mémorable qu'il tint le 4 Août au Reichstag il déclara: «A l'exemple de nos pères, fermes et fidèles, graves et chevaleresques, humbles devant Dieu et courageux devant l'ennemi,nous avons la confiance que la Toute Puissance éternelle daigne fortifier notre lutte pour l'existence et la mener à

bonne fin ». Après le combat victorieux livré près de Mulhouse le 10 Août, les généraux vainqueurs reçurent de leur monarque ce télégramme: «Reconnaissant envers notre Dieu qui a été avec nous, j'exprime à vous et aux vaillantes troupes ma reconnaissance pour la première victoire». L'empereur annonca comme suit la victoire de Metz du 21 Août à sa fille: «Dieu le Seigneur a béni nos braves troupes, et leur a accordé la victoire. Que tous ceux qui sont demeurés dans la patrie tombent à genoux et élèvent vers Lui leurs actions de grâces. Puisse-t-Il demeurer toujours avec nous et avec tout notre peuple allemand». Il annonça de même la chute d'Anvers à sa tante, la grande-duchesse de Bade: «Que Dieu soit remercié dans la plus profonde humilité pour ce succès. A Lui revient la gloire». Et toutes les dé-déclarations de l'Empereur jusqu'à ce jour sont inspirées des mêmes sentiments. Ses actes, trop éloquents, et d'ailleurs connus, sont trop nombreux pour être énumérés ici. Qu'on se rappelle seulement comment l'empereur, bien que protestant, accorda le rang d'officiers aux prêtres français prisonniers, et un séjour plus convenable et séparé, pour autant qu'ils fussent maltraités par leurs propres compatriotes, leurs compagnons de captivités. Lorsque le roi Louis de Bavière apprit que l'Angleterre avait déclaré la guerre à l'Allemagne, il prononça ces courageuses paroles: «Un ennemi de plus, et un motif de plus pour nous unir davantage jusqu'au dernier souffle. Notre cause est juste, Dieu ne nous délaissera pas» Le roi Frédéric Auguste de Saxe adressa ces mots à son peuple: «Humblement prosterné, J'abaisse mes

armes devant le Tout Puissant qui dirige le sort des peuples. Puisse-t-il donner la victoire à nos armes, et étendre sa main protectrice sur notre armée et notre peuple, sur l'empereur et tout l'empire» Le roi Guillaume de Württemberg harangua son peuple du haut du balcon de sa résidence de Stuttgart: « Je voudrais supplier mes chers sujets, dans tout le pays, d'invoquer Dieu qui excaucera certainement notre prière, et nous fera obtenir la victoire ».

Les faits démentent clairement la fable d'après laquelle les Allemands auraient entrepris cette guerre, poussés par l'esprit du blasphémateur Nietzsche, ou hypnotisés par le contenu d'un livre de Bernhardi, d'ailleurs très peu connu en Allemagne, sur lequel se sont basés des écrivains de l'entente pour élaborer un épouvantail: le soi disant Bernhardisme des Allemands. L'Autriche et l'Allemagne ont saisi le glaive parce qu'elles avaient des yeux pour voir qu'autrement leur perte était inévitable. Mais elles savaient et confessaient en même temps qu'elles ne pouvaient vaincre qu'avec l'aide de Dieu. C'est pourquoi elles ont prié, le peuple comme l'armée. Le premier dimanche durant la mobilisation, une foule d'environs 30.000 personnes se massa après l'office devant le bâtiment du Reichstag à Berlin et récita le Notre Père.

Les armées partirent en campagne «avec Dieu» comme il est écrit sur les casques et les ceintures des soldats allemands. L'affluence aux sacrements dans les journées de la mobilisation fut énorme. En voici au hasard une description: «Le pays entier fut un sanctuaire. Les sacrements furent administrés dans

les gares, les casernes, les cabarets, sous les arbres, dans les buissons, dans les voitures de chemins de fer. » Sur le théâtre de la guerre les soldats allemands et autrichiens sanctifient le dimanche le mieux qu'ils peuvent: ils organisent des services religieux à la plus grande édification des habitants indigènes, et y chantent en chœur leurs beaux cantiques religieux. Ils s'approchent des sacrements avec un zèle édifiant; un correspondant de guerre souhaita que Pie x eût vécu plus longtemps pour être témoin d'une pareille exécution de ses décrets sur la communion fréquente. Des aumôniers militaires pénètrent jusque dans les tranchées avancées avec leur pouvoir d'absoudre et avec le S[t] Sacrement; le cas se présente que tous les occupants d'une tranchée leur baisent les mains, de joie. Quand les aumôniers font défaut, les soldats organisent eux-mêmes un service divin, l'embellissent de bougies et l'accompagnent de chants et de prières communes. Le témoignage rendu par l'évêque militaire autrichien Emmerich Bjelik, au retour d'un voyage d'inspection de deux semaines sur le théâtre nord de la guerre, s'adresse indistinctement aux armées des deux empires : « Nos braves soldats sont pieux et craignent Dieu; même ceux qui avaient depuis longtemps abandonné toute pratique religieuse, y ont de nouveau appris à prier.

Partout où je vins pour apporter consolation et courage aux blessés et aux malades dans leur langue maternelle, j'ai trouvé une confiance inébranlable en Dieu, une piété émouvante, et je reçus fréquemment cette réponse: « Je me suis déjà confessé, je n'ai point de péché qui m'accable ».

Les fêtes de la Toussaint et de Noël furent célébrées avec une délicatesse dont des « barbares et des Huns » sont absolument incapables, pour peu qu'il y aît des lois psychologiques.

Naturellement les correspondants ne cachent pas qu'un grand nombre, déjà athée avant la guerre, soit resté endurci. Mais le caractère foncier de la campagne c'est la religiosté, la prière et la piété.

*

* *

Il résulte de ce qui vient d'être dit que les Catholiques, loin d'être intimidés et de se renfermer dans une attitude réservée, comme s'il s'agissait d'une cause mauvaise ou suspecte, engagent au contraire toutes leurs forces, dans la conviction de lutter pour une cause entièrement juste. Les évêques d'Allemagne et d'Autriche ont engagé d'un commun accord leurs diocésains à sacrifier leurs biens et leurs vies pour le salut de la Patrie. Nous avons le droit d'espérer que Dieu nous conduira à la victoire, disaient-ils; car notre cause est juste et nos soldats sont partis en campagne en vrais chrétiens.

Le cardinal archevêque de Cologne écrivit: « Notre bien aimé empereur, vénéré depuis un quart de siècle par toute l'Europe comme le gardien de la paix mondiale, a fait tout ce qui est en son pouvoir pour conserver, cette fois encore, à son peuple le précieux don de la paix. Mais une perfide audace l'a forcé à tirer le glaive pour l'honneur et la sécurité de l'Allemagne et de son fidèle Allié. Enthousiasmés et pleins d'esprit de sacrifice, les fils de notre peuple volent à son appel sous les drapeaux ».

L'archevêque de Freiburg: « En regard des prochaines horreurs de la guerre, il est consolant pour nous de savoir que sa majesté l'empereur a pu déclarer au monde entier: « Je me suis pleinement efforcé, pendant mon règne, de préserver le peuple allemand d'une guerre, et de lui conserver la paix. Maintenant aussi j'ai regardé comme une affaire de conscience de pouvoir, si possible, empêcher la guerre; mais mes efforts ont été vains. Avec une conscience pure sur les origines de la guerre, je suis sûr de la justice de notre cause devant Dieu ». C'est pourquoi nous espérons que le Père de la Miséricorde et le Dieu de toute Consolation ne nous abandonnera pas...... Nombreux sont les ennemis qui nous entourent. Mais nous voulons avoir confiance dans notre juste cause et dans l'aide de Dieu ».

L'évêque d'Osnabrück : « Notre confiance en Dieu est fondée, car la guerre est juste de notre côté. Tout Etat a le droit de sa propre conservation et de la jouissance tranquille de tous les biens qui lui sont accessibles pour réaliser le but de l'Etat. Lorsqu'on touche à l'indépendance, aux droits d'un Etat, celui-ci doit se préserver efficacement, et courir finalement aux armes pour se défendre contre une force étrangère et un despotisme arbitraire. Le droit est de notre côté. Et c'est pourquoi Dieu est avec nous. Si Dieu est avec nous, qui peut-être contre nous? Nous espérons dans le suprême Seigneur des armées dans les cieux, comme jadis David, lorsqu'il lutta contre Goliath, et lui cria : « Tu viens à moi avec le glaive, la lance et le bouclier, mais moi je viens à toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu des guerriers d'Israël » (I Rois 17, 45).

L'évêque de Rottenburg: « J'ai été profondément ému et rempli d'une joyeuse fierté, en voyant nos hommes et nos jeunes gens, aussitôt qu'ils eurent entendu l'appel de leur empereur, diriger leurs pas vers l'église, pour purifier leur conscience dans le sacrement de Pénitence, et se fortifier avec le Pain de Vie. Que Dieu soit avec vous, Dieu sera avec vous, les guerriers de Dieu, qui avez accepté en son nom et dans la grâce divine le rude labeur de la guerre. Demeurez dans sa grâce, et il vous aidera à combattre victorieusement et à mourir glorieusement pour la bonne et juste cause, pour la chère Patrie ».

*
* *

La vie religieuse des peuples d'Allemagne et d'Autriche se déroule depuis le début de la guerre comme un grand drame; une scène émouvante remplace l'autre. La dernière à laquelle nous assistâmes fut la consécration des deux empires au Très Sacré Cœur de Jésus; la consécration de l'Autriche eut lieu le 1er janvier, celle de l'Allemagne le 10 janvier. La magnifique lettre épiscopale, signée par tout l'Episcopat allemand, résume en termes succincts ce que les pages précédentes ont rapporté sur le transport religieux de l'Allemagne et de l'Autriche;

« Nous avons fêté la Noël comme jamais dans la vie, une Noël en pleine guerre mondiale, grave et douloureuse, mais aussi riche en grâces, en bénédictions et en joies surnaturelles. La guerre a été une sévère école d'Avent; elle nous a conduit, nous et notre peuple, plus près du Sauveur. Plus les orages

de la guerre se concentraient au dessus de notre patrie, et mieux, selon la belle parole de l'Apôtre, le Dieu qui a dit: « que la lumière sorte des ténèbres», fit rayonner dans nos âmes la connaissance lumineuse de la splendeur de Dieu sur la face de Jésus-Christ.

« Semblable à une tempête, la guerre s'est jetée dans les froids brouillards et les vapeurs malsaines d'une super-culture antichrétienne. Le peuple allemand réapprit à se connaître; la Foi rentra dans son droit, l'âme éleva son regard et reconnut le Seigneur. Nous avons vu sa magnificence, Lui, l'Incarné du Père, plein de grâce et de vérité.

« Suivant l'attrait de la grâce, écoutant l'appel de ses Pasteurs et l'avertissement de son pieux empereur, le peuple s'empressa d'aller dans les églises et y trouva le Sauveur; beaucoup le retrouvèrent de ceux qui s'étaient égarés loin de Lui. L'heure grave et solennelle fit percer la conviction que Lui seul était le Saint, Lui seul le Seigneur, Lui seul le Très Haut. Nous l'entendîmes nous dire en consolateur: « Lorsque vous entendrez parler de guerre et de bruits de guerre, ne craignez point, car cela doit être ».

Avant le départ pour les champs de bataille, nos soldats ont de nouveau scellé l'alliance pour la vie et pour la mort par la sainte Communion. Quand par suite des efforts surhumains, des privations, des périls de mort, leurs courages commençaient à défaillir, ils s'adressèrent à Celui qui a dit de lui même: « Je ne suis point venu pour me laisser servir, mais je suis venu pour servir et pour sacrifier ma vie comme prix de libération pour beaucoup d'autres ».

Ils l'invoquèrent avant la bataille et dans la mêlée, et le supplièrent dans les tranchées: « Seigneur demeurez avec nous, car la nuit approche ». Et Il resta avec eux, et leur tendit, en réconfort sublime, sa chair et son sang dans le Très Saint Sacrement.

« Il parcourut en samaritain charitable les champs de bataille encore fumants de sang, il visita les lazarets, consola les blessés, bénit les mourants, et dit aux infirmiers: « Ce que vous faites au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous le faites ». Il alla trouver les vieux parents pliés sous le chagrin, et leur adressa cette parole: « Ne pleurez point » et Il les réconforta comme seul Lui peut le faire.

« Il nous a tous relevés lorsque nos courages fléchirent; « Ayez confiance, c'est moi, ne craignez rien ». « Il a fait jaillir partout des sources de miséricorde, qui se sont réunies dans un puissant fleuve d'amour et de charité, à côté du fleuve de sang issu de la guerre. En Lui s'est réalisée la communication entre nous et les nôtres en campagne, entre les armées combattantes au dehors et les armées de ceux qui prient dans la patrie, une unité de tous en Jésus-Christ notre Seigneur, unité inébranlable et garantissant la victoire. « Ainsi ces temps difficiles nous ont rapprochés du Sauveur. Nous avons pu jouir des miséricordes particulières de son divin Cœur, et entendre, à travers tous les vacarmes de la guerre, le battement doux et aimant de ce Cœur plein de soif des âmes. A Lui nous devons ces bienfaits salutaires de la guerre. A Lui nous devons les magnifiques succès et victoires par lesquels le Ciel a daigné bénir nos armes.

ANNEXE

Depuis que cette brochure a été écrite par l'éminent prêtre neutre qui y exprime ses appréciations et ses prévisions, les événements sont venus les confirmer. L'offensive du printemps, promise bruyamment par l'Angleterre et la France, n'a abouti qu'à un résultat insignifiant et à d'effroyables pertes au nord d'Arras. Sur le front ouest, les Allemands ont pour le reste su fortifier leurs positions et faire quelques progrès, notamment vers Ypres et en Argonne.

L'expédition des Alliés contre les Dardanelles a échoué jusqu'ici, tout en leur coûtant pendant sept mois un grand nombre de navires de guerre, dont une dizaine de tout premier ordre, et des vies humaines innombrables.

L'entrée en scène de l'Italie n'a rien obtenu : c'est l'insuccès le plus flagrant devant les positions fortifiées de la frontière autrichienne, malgré des sacrifices insensés de vies humaines de la part de l'Italie. Son intervention a eu pour conséquence de faire revendiquer par l'Autriche et par des milieux très influents d'Allemagne, même par des cercles protestants, le rétablissement du pouvoir temporel du Pape, la liberté de correspondre du Souverain-Pontife n'étant aucunement garantie dans les circonstances présentes

Du côté de la Russie, l'offensive austro-allemande a chassé complètement les Russes, à partir du mois de mai, non-seulement de toute la Galicie, mais aussi de toute la Pologne russe, de la Courlande, d'une grande partie de la Lithuanie et de la Volhynie russes. Un pays grand comme la moitié de l'Allemagne, environ 260.000 kilomètres carrés, avec 18 millions d'habitants, a été provisoirement séparé de la Russie; les Polonais libérés ont pu élire des administrations locales polonaises et procéder à la réorganisation de leur pays si longtemps maltraité.

La persécution dirigée par les Russes contre les catholiques a pris fin, non seulement en Galicie, mais dans toute la Pologne. Les pertes des Russes comprennent toutes leurs forteresses, camps retranchés et lignes ferrées de leurs provinces de l'ouest, avec trois mille canons, un million et cent mille prisonniers et des centaines de milliers de tués et de blessés.

Le ministre de la guerre Soukhomlinoff a été révoqué et mis en jugement; le grand-duc Nicolas, généralissime, et le chef d'état-major Januschkewitch relégués au Caucase. L'on est d'accord que la Russie est affaiblie pour longtemps. Ayant perdu deux cent mille officiers et les deux tiers de ses casernes et établissements militaires, il lui sera bien difficile de réorganiser sérieusement et à bref délai de nouvelles armées.

La participation de l'Italie à la guerre, l'activité des francs-maçons à l'y pousser et la nomination de l'israélite sectaire et maçonnique Barzilaï au poste de ministre des territoires à enlever à l'Autriche,

ont achevé de donner à cette guerre le caractère, déjà signalé dans la brochure, d'entreprise commune des radicaux anglais, du bloc anticlérical français, de la maçonnerie italienne et du schisme russe et serbe contre l'Autriche catholique et contre l'Allemagne conservatrice et aux deux cinquièmes catholique aussi, son alliée.

Par contre, l'Eglise catholique a été placée dans une situation satisfaisante là où les Austro-Allemands ont occupé des territoires; ainsi en Pologne, d'où les évêques et popes schismatiques ont fui, et où les biens de l'Eglise catholique confisqués par les Russes lui ont été rendus.

En Belgique, un fait caractéristique a causé en Espagne une vive satisfaction, dans tous les milieux catholiques et patriotiques, qui sont l'immense majorité de ce noble pays.

C'est l'enlèvement de la scandaleuse statue dédiée à la mémoire de l'anarchiste Ferrer, condamné légalement en Espagne, du témoignage de ministres libéraux (qui ne sont pas tous des révolutionnaires ni des anticléricaux), pour avoir dirigé des émeutes et des attentats et organisé le régicide de Madrid, les massacres et les pillages de Barcelone.

Ce monument était une honte pour la Belgique: le fait de l'avoir toléré avait diminué sensiblement son prestige dans les pays qui se respectent. Le journal bruxellois « le Patriote », du 16 juillet 1914, signalait en ces termes les protestations espagnoles contre cette glorification du crime:

« *Pétition espagnole pour la démolition de* « *l'homme nu.* » M. le baron de Broqueville, prési-

dent du conseil, a déjà reçu plusieurs milliers de cartes qui lui sont adressées d'Espagne. Toutes réclament « *la démolicion del monumento a Ferrer que por ser obra del engano, constituye un insulta pora las dos naciones amigas.* »

Ce qui veut dire: « la démolition du monument Ferrer, œuvre d'imposture, qui constitue une insulte pour les deux nations amies. »

Cet articulet du « Patriote » a été suivi plus tard de nouvelles réclamations espagnoles, adressées cette fois à l'administration allemande: celle-ci y a fait droit.

L'immense majorité de la presse espagnole a applaudi à ce nettoyage.

Chose curieuse: ce sont les rares partisans de Ferrer, les anarchistes, qui sont aussi en Espagne les seuls adversaires de la neutralité de ce pays et qui le poussent, sans aucun succès d'ailleurs, à aller au secours de la coalition anglo-franco-italo-russe. Au Portugal, les révolutionnaires se sont rendus maîtres de ce malheureux pays par le régicide comme en Serbie. Leurs persécutions antireligieuses et leurs cruautés ont soulevé l'indignation générale. Ils ne manquent aussi aucune occasion de manifester leur hostilité contre les puissances centrales, parce qu'ils considèrent celes-ci comme les cariatides de l'ordre et de l'esprit chrétien en Europe.





BRUXELLES
1915